

Sur les traces des esclaves.

La Louisiane en noir et blanc

Le 7 décembre 2014, la plantation Whitney a ouvert ses portes en Louisiane et la presse américaine l'a d'emblée qualifiée de premier musée sur l'esclavage aux États-Unis. Cela peut paraître étonnant cent-cinquante ans après la fin de la guerre de Sécession mais, s'il y a eu de nombreuses expositions sur le sujet, cette plantation est bien l'unique lieu entièrement dédié à la mémoire de l'esclavage.

Sur la propriété, on visite des cabanes d'esclaves, un atelier de forgeron, une prison d'esclaves, une église et la demeure des propriétaires. À l'extérieur, il y a plusieurs monuments à la mémoire des esclaves, notamment des stèles de granit avec les prénoms de 107.000 esclaves ayant vécu en Louisiane avant 1820. Un peu partout, on peut lire des citations recueillies auprès d'anciens esclaves dans les années 1930, comme celle-ci:



«Nous ne pouvions pas apprendre à lire et à écrire, et le maître disait que, s'il découvrait qu'un de ses esclaves essayait d'apprendre, il l'écorcherait vif.»

Après s'être rendu à la plantation, le maire de la Nouvelle Orleans, Mitch Landrieu, avait comparé l'expérience à la visite d'Auschwitz:

«Quand vous rentrez dans cet espace, vous ne pouvez pas nier ce qui est arrivé à ces gens. Vous pouvez le ressentir, le toucher, le sentir.»

Vie des propriétaires blancs

Contrairement à la plantation Whitney, la plupart des autres plantations touristiques du sud des États-Unis parlent des esclaves de manière secondaire, voire pas du tout. C'est surtout la vie des propriétaires blancs qui est mise en valeur. Les touristes viennent voir la splendeur de ces demeures, le mobilier, les jardins, les belles robes de l'époque. Beaucoup font d'ailleurs hôtel et peuvent être louées pour des mariages. On est très loin d'une expérience qui pourrait être comparée à la visite de camps de concentration.

Par exemple, la plantation Houmas House a une page de son site internet dédiée à l'histoire du site, mais le mot esclave n'y est écrit nulle part. On lit que cette plantation produisait plus de sucre que toutes les autres du pays mais il n'est pas précisé que ce record a pu être atteint grâce au travail d'environ **sept-cent-cinquante esclaves venus d'Afrique**. Les

touristes viennent voir un joli monde de galanterie et de bals à la *Autant en emporte le vent*, pas le monde brutal des plantations tel qu'il est décrit dans un autre film sur la période, *12 years a slave*. La séparation des familles d'esclaves lorsqu'ils étaient vendus, ou encore les viols de femmes par les propriétaires ne sont pas mentionnés.

«Traditionnellement, les visites de plantation étaient des occasions de célébrer la vie raffinée des propriétaires et la culture du Sud. Et puis les gens ont commencé à demander: mais au fait, qui a construit tout ça?» explique Jonathan Holloway, un historien à Yale. La question paraît évidente, mais ce n'est que depuis une dizaine d'années environ que certains sites commencent vraiment à l'évoquer.

«Notre projet a contribué à faire évoluer les choses, explique Ibrahima Seck, le directeur de recherche de la plantation Whitney. Dans la plantation d'Oak Alley par exemple, il n'était question que de l'histoire des maîtres. Mais récemment, ils ont construit des cabanes à esclaves que les gens peuvent visiter. Plusieurs propriétaires sont venus voir la plantation Whitney et cela les a encouragés à mettre l'esclavage au cœur de leurs visites. Ils osent enfin le faire, mais c'est assez récent.»

Dans un ouvrage de 2003, l'historien Stephen Small et la sociologue Jennifer Eichstedt expliquaient que la majorité de ces musées-plantations procédaient soit à une «annihilation symbolique» de l'esclavage, lorsqu'il n'était pas mentionné, ou à une «minimisation» de l'esclavage, lorsque les visites insistent par exemple sur la bienveillance des maîtres ou la loyauté de certains esclaves.



«Renverser le sens du récit»

La plantation Whitney a une approche très distincte, qui découle du long travail mené depuis 2001 par l'historien sénégalais Ibrahima Seck, qui enseignait à l'université Cheick Anta Diop, de Dakar, avant de s'installer aux États-Unis. Dans les archives des tribunaux et églises de Louisiane, il a notamment retrouvé les noms des trois-cent-cinquante-quatre esclaves qui ont travaillé à la plantation. Le premier propriétaire, Ambroise Heidel, était un immigré allemand recruté au début du XVIIIe siècle par la Compagnie des Indes pour peupler ce qui était alors la Louisiane française.

Les efforts de recherche, ainsi que le musée, ont été entièrement financés par John Cummings, un riche avocat blanc qui en avait assez de la version romantique de l'histoire du Sud. Il expliquait ainsi sa démarche au *New York Times*:

«La richesse de cette partie du monde –une richesse dont j'ai bénéficié– a été créée par un demi-million de noirs que nous avons ignorés. Comment se fait-il que nous ne le reconnaissons pas?»

En 2008, une autre tentative de musée national de l'esclavage en Virginie avait échoué, notamment par manque de financement, et en automne 2015 à Washington ouvrira un musée d'histoire afro-américaine avec une section sur l'esclavage. Mais l'indépendance financière de Cummings, qui n'est pas lui-même un descendant d'esclavagistes, a permis de donner une grande liberté de ton à la plantation Whitney, qui mêle histoire, art et mémoire.

«D'habitude, les visites de plantation débutent dans la maison du maître, et ensuite dans les cuisines, les bâtiments annexes et à la fin les cabanes d'esclaves, quand il y en a. Au Whitney, on commence par les mémoriaux avec les noms d'esclaves, puis les cabanes et on finit dans la grande demeure. **Ça renverse complètement le sens du récit.** On commence dans un espace noir pour arriver dans un espace blanc. C'est une réorientation très forte», explique Jonathan Holloway.

Effort de mémoire

Le geste est radical surtout dans le contexte du sud des États-Unis, où l'atmosphère dominante n'est pas vraiment à la repentance, même si le meurtre raciste de neuf Afro-Américains à Charleston le 17 juin dernier a relancé le débat sur ce rapport à l'histoire.



«La tuerie de Charleston nous conforte dans notre position que l'Amérique doit faire face à son histoire, explique Ibrahima Seck. Les idées suprémacistes du tueur de Charleston sont colportées depuis le temps de l'esclavage. Il faut éduquer les gens, aussi bien les descendants des maîtres que les descendants des esclaves.»

Le 10 juillet, le drapeau confédéré, un symbole raciste, a été retiré de l'esplanade du capitole de Caroline du Sud et certains hommes politiques parlent aussi de se débarrasser des statues à la gloire de défenseurs de la suprématie blanche, tels que Jefferson Davis ou John Calhoun. Dans des États où la population noire est très nombreuse (32% de la population en Louisiane par exemple), il peut en effet être étonnant que ces symboles aient autant résisté au temps.

Il faut éduquer les gens, aussi bien les descendants des maîtres que les descendants des esclaves

Des marqueurs historiques discrets de la période de l'esclavage ont récemment été ajoutés. En 2013, une organisation a réussi à faire poser une plaque commémorative à l'emplacement du marché d'esclaves de Montgomery, en Alabama, et, à la Nouvelle-Orléans en 2004, dans le quartier de Tremé, un crucifix fait de chaînes a été érigé en tant que «Tombeau de l'esclave inconnu».

À chaque fois, les efforts de mémoire se heurtent au problème de l'absence: peu d'objets et d'habitations originales demeurent (beaucoup sont des reconstructions) et, même si des histoires orales ont été recueillies, il y a peu de documents venant des esclaves eux-mêmes.

L'autre problème est politique: pendant longtemps, les élus blancs du sud des États-Unis ont promu une version idéalisée de leur passé. Dans Slate.com, Jamelle Bouie explique en effet qu'après la Guerre de Sécession et la défaite du Sud un mythe s'est enraciné: les sudistes ne se sont pas vraiment battus pour défendre l'esclavage, il s'agissait surtout de défendre leur autonomie contre le gouvernement fédéral, une perspective qui permet de séparer artificiellement l'identité du Sud du racisme.

Après les meurtres dans l'église noire de Charleston, de nombreux médias ont souligné à quel point la région était en train de changer: de nombreux immigrants latino-américains et asiatiques vivent désormais dans les villes du Sud et un nombre croissant d'Afro-Américains commencent à revenir après un exil dans le Nord. Dans ce contexte multiculturel, la nostalgie d'un vieux Sud esclavagiste semble de plus en plus absurde.

Donner une version plus honnête de l'histoire reste néanmoins une tâche délicate. À la plantation Whitney, Ibrahim Seck explique qu'il y a déjà quelques visiteurs mécontents qui trouvent que le musée est soit trop critique envers les maîtres, soit pas assez.

«Le but n'est pas que les gens sortent gênés ou choqués. Il s'agit juste d'ouvrir les cœurs et les esprits, de faire comprendre ce qui s'est passé, et de parler de ce que les Américains doivent à ces Africains.»



Il y a eu des esclaves noirs aux États-Unis jusque dans les années 1960

*Historienne et généalogiste Antoinette Harrell a découvert que des Afro-Américains ont vécu en esclaves 100 ans après la signature de la Proclamation d'émancipation. Cette femme d'aujourd'hui 57 ans originaire de la Louisiane a consacré plus de 20 ans de sa vie à la recherche sur l'esclavagisme. Son travail a permis de mettre au jour des histoires douloureuses survenues dans les États du Sud des États-Unis, la Louisiane, le Mississippi, l'Arkansas et la Floride. Au cours d'une série d'entrevues, elle a raconté à **Justin Fornal** les rencontres qui ont fait d'elle une spécialiste de l'esclavagisme moderne aux États-Unis.*

Ma mère m'a sans cesse raconté notre histoire familiale et celle des membres de notre famille décédés. Comme elle ne connaissait qu'un nombre limité d'histoires, bien souvent elle racontait des histoires déjà racontées plusieurs fois. Chaque fois qu'elle répétait une histoire, j'avais le sentiment qu'elle essayait de

m'envoyer un message. Comme si elle essayait de me dire que, pour en savoir plus sur nous, il faudrait que je creuse.



Nous savions que nos aïeux avaient été des esclaves en Louisiane. En 1994, j'ai commencé à consulter des registres et des archives publiques, et j'ai retrouvé mes ancêtres dans le registre de 1853 appartenant à Benjamin et Celia Bankston Richardson. Dans une liste de possessions comportant par exemple des cuillères, des fourches, des porcs, des vaches et un canapé, il y avait les noms de mes arrière-arrière-grands-parents, Thomas et Carrie Richardson.

Carrie et son fils avaient été évalués à 1100 \$. Voir la valeur attribuée à mes aïeux sur un bout de papier m'a changée, et a aussi changé la direction de ma vie. C'était terriblement douloureux, mais je devais en

apprendre davantage. Qu'ont-ils fait après la Proclamation de l'émancipation en 1863? Où sont-ils allés? J'ai retrouvé les contrats du côté Harrell de ma famille prouvant qu'ils étaient des métayers. Le bruit a commencé à courir à La Nouvelle-Orléans que j'avais utilisé la généalogie pour reconstruire une histoire perdue. Les gens ont commencé à me demander de leur parler de la façon par laquelle j'y étais parvenue, pour qu'ils puissent faire de même. C'est devenu une occasion pour nous, descendants d'esclaves, de mieux comprendre qui nous étions et d'où nous venions. C'était aussi une occasion de connaître une histoire que l'on ne nous avait jamais enseignée à l'école.

La seule chose qui avait semblé factuelle, c'était que l'esclavage avait pris fin avec la Proclamation d'émancipation en 1863. Mais même cela, en fin de compte, n'était pas tout à fait vrai.

Un jour, une femme au fait de mon travail m'a approchée et m'a dit : « Antoinette, je connais un groupe de personnes qui n'ont pas obtenu leur liberté avant les années **1950**. » Elle m'a reçue chez elle, où j'ai rencontré une vingtaine de personnes qui avaient toutes travaillé à la Waterford Plantation de St. Charles Parish, en Louisiane. Ils m'ont raconté qu'ils avaient travaillé dans les champs presque toute leur vie. D'une façon ou d'une autre, ils avaient contracté une dette envers le propriétaire de la plantation et n'étaient pas libres de quitter la propriété. Ils ont ainsi vécu en esclaves au 20e siècle. À la fin des récoltes, quand ils pensaient en être quittes avec le propriétaire, ce dernier leur disait qu'ils étaient toujours dans le rouge, qu'ils devraient continuer une année de plus. **Mais, année après année, la dette des travailleurs s'accroissait, et certains d'entre eux n'en ont pas été libérés avant les années 1960.**



Je ne pouvais pas croire ce que j'entendais. Et j'étais surtout bouleversé de voir qu'ils avaient toujours peur. J'ai vu de nombreuses fois plusieurs d'entre eux hésiter à raconter leur histoire. Même à moi, des décennies plus tard, derrière des portes closes. Ils craignaient d'être renvoyés dans une plantation qui



n'existait même plus. Comme je l'ai finalement compris, beaucoup ont peur de raconter leur histoire parce que dans le Sud des États-Unis, ce sont les mêmes quelques familles blanches qui possédaient ces plantations qui sont aujourd'hui en politique ou à la tête de grandes entreprises. Ces mêmes familles détiennent toujours le pouvoir. Alors les pauvres n'ont nulle part où faire part des injustices sans craindre de répercussions. La plupart estiment que le risque est trop grand. Par conséquent, les histoires de ce genre ne sont malheureusement pas rapportées.

Six mois après cette rencontre, je donnais une conférence sur la généalogie et les réparations pour

l'esclavage à Amite, en Louisiane. J'y ai fait la rencontre de Mae Louise Wall Miller. Elle avait demandé à me parler après la fin de la conférence. **Arrivée devant moi, elle m'a regardée dans les yeux et m'a dit : « Je n'ai pas obtenu ma liberté avant 1963. »**

Son père, Cain Wall, a perdu sa terre lorsqu'il a accepté de signer un contrat qu'il ne pouvait même pas lire et qui a scellé le destin de sa famille entière. Quand elle était enfant, Mae ne savait pas que sa situation était différente des autres. Sans téléviseur et comme ils n'avaient pas la permission de sortir de la propriété, elle pensait que tout le monde vivait comme elle et ses frères et sœurs. Ils étaient souvent battus par les propriétaires. Quelques années plus tard, Mae a dû travailler dans leur résidence avec sa mère. Elle était violée par des hommes qui s'y trouvaient. Souvent, elle et sa mère étaient violées en même temps, côte à côte.

Une nuit, son père, n'en pouvant plus de ces souffrances, a tenté de s'enfuir seul. Il planifiait de s'engager dans l'armée pour être envoyé loin. Mais, sur la route, des hommes l'ont embarqué en disant qu'ils l'aideraient et l'ont plutôt ramené à la ferme. Il a été sévèrement battu devant Mae et le reste de sa famille.



Quand elle a eu 14 ans, elle a décidé qu'elle n'irait plus dans la résidence. Ses parents ont insisté, car chacun serait puni. Mae a quand même refusé et a n'a pas obéi à la femme du propriétaire quand elle lui a ordonné de se mettre au travail. Inquiet que Mae soit tuée par les propriétaires, son père l'a battue pour lui sauver la vie. Le soir venu, encore couverte de sang, Mae s'est enfuie dans les bois. Elle s'est cachée dans des buissons près d'une route. Une famille blanche est passée sur une charrette tirée par une mule et la femme dans la charrette a vu quelque chose bouger dans les buissons. Elle est descendue et a trouvé Mae, en pleurs et terrifiée. Ils l'ont emmenée avec eux et ont secouru le reste de la famille plus tard cette nuit-là.

Ces histoires sont plus courantes qu'on le pense. La grande majorité des esclaves du 20e siècle étaient d'origine africaine, mais des immigrants polonais, hongrois, italiens se sont aussi retrouvés dans cette situation.

Quand j'ai rencontré Mae, son père était toujours en vie. Il avait 107 ans, mais son esprit était incroyablement vif. À quelques occasions, j'ai conversé avec Mae et ses frères et sœurs. C'était une catharsis brutale pour eux de parler de ce qui s'était passé sur cette ferme. Je n'oublierai jamais le regard qu'ils avaient quand ils racontaient les horreurs subies. C'était le passé et, pour eux, il n'y avait jamais eu de raison de l'évoquer. Un jour, Cain a vu à la télévision un homme blanc aux cheveux blancs. Un souvenir de la ferme a dû remonter à la surface. Il croyait que, parce qu'il m'avait raconté ce qui s'y était passé, l'homme aux cheveux blancs viendrait chez lui et le traînerait jusqu'à la ferme. Faire ressurgir ces souvenirs enfouis l'a affecté au point qu'il a dû se rendre à l'hôpital. Après, la famille m'a gardée à distance pendant un certain temps.

Mais Mae et moi sommes restées bonnes amies et nous avons donné des conférences ensemble. Il y avait des manies inusitées qu'elle avait héritées de sa précédente vie à la ferme. Parfois, quand il y avait de la nourriture gratuite lors d'une conférence, elle ne pouvait s'arrêter de manger. C'était, disait-elle, à cause des années pendant lesquelles elle ne savait pas dans combien de temps elle mangerait de nouveau. À d'autres occasions, elle devait enlever ses chaussures. N'en ayant pas porté étant jeune, ils lui étaient parfois inconfortables. Les nuances du trouble post-traumatique de Mae m'ont donné un aperçu de la vie qu'ont dû avoir beaucoup de nos ancêtres qui ont vécu dans des conditions inhumaines.



Mae Louise Wall Miller est décédée en 2014. Cette belle et courageuse âme a laissé un vide gigantesque. Je suis soulagée que son frère Arthur continue à raconter l'histoire de la famille Wall. Les gens qui

écoutent cette histoire disent souvent : « Vous auriez dû aller à la police. Vous auriez dû vous enfuir plus tôt. » Mais les terres là-bas sont infinies. Ces plantations sont à perte de vue. Et si vous arriviez à vous enfuir, où alliez-vous? Qui alliez-vous voir?



Est-ce que je crois que la famille de Mae était la dernière? Non. L'esclavage des Afro-Américains continue et évoluera encore pendant des années. Le parcours qui les envoie aujourd'hui de l'école à la

prison ainsi que les prisons privées sont de nouveaux moyens de s'assurer que les Noirs restent de la main-d'œuvre gratuite au service du système. Je crois même qu'il y a encore des familles d'origine africaine qui appartiennent à des fermes du Sud, comme avant la guerre de Sécession. Si nous n'enquêtons pas et ne montrons pas que l'esclavage se poursuit à l'abri des regards, l'histoire pourrait se répéter.

À plusieurs occasions je suis retournée à la propriété où Mae et sa famille étaient retenues. Il n'y a plus grand-chose.

